



HAL
open science

Les écrits politiques de Potocki : un creuset de l'invention romanesque

Luc Fraisse

► **To cite this version:**

Luc Fraisse. Les écrits politiques de Potocki : un creuset de l'invention romanesque. François Rosset et Dominique Triaire. Jean Potocki ou le dédale des Lumières, Presses universitaires de la Méditerranée, pp.109-147, 2010, Le Spectateur européen, 978-2-84269-887-4. halshs-01077903

HAL Id: halshs-01077903

<https://shs.hal.science/halshs-01077903>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY — MONTPELLIER III

Le Spectateur européen / The European Spectator

Jean Potocki
OU
le dédale des Lumières

HORS SÉRIE

Ouvrage collectif préparé par
François ROSSET & Dominique TRIAIRE

Presses universitaires de la Méditerranée — 2010

Illustration de couverture :
Jafar ROUHBAKHSI, *Composition rouge*, 1987, 80 x 90 cm, huile sur
toile, collection particulière, photographie M. Rosset.

Cet ouvrage a été publié avec le concours de
l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge classique
et les Lumières (IRCL), UMR du CNRS 586.

Le Spectateur européen Numéro hors série

Jean Potocki ou le dédale des Lumières

Sommaire

Présentation

François ROSSET

Dédale Potocki : attention, travaux ! 11

La vie

Marek DEBOWSKI

La salle de lecture de Jean Potocki vue par Emmanuel Murray 23

Emiliano RANOCCHI

Une rencontre oubliée : Potocki et Herder à Karlsbad 29

L'œuvre

Sydney H. AUFRÈRE

Jean Potocki au pays d'Étymologie. Pseudo-explications des noms des souverains égyptiens de Manéthon d'après les dialectes coptes memphitique et sahidique 45

Emmanuel FILHOL

L'apport tsigane à la culture cosmopolite dans l'Europe des Lumières : Les Bohémiens d'Andalousie (1794) de Jean Potocki 83

LUC FRAISSE

Les écrits politiques de Potocki : un creuset de l'invention romanesque 109

Monika NIEWÓJT

Les échos du débat entre histoire érudite et histoire philosophique dans l'Essay sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sarmatie 149

Przemysław B. WITKOWSKI

*Jean Potocki à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle
d'après son journal de travail personnel et d'autres
documents inédits des archives de Kiev*

161

Le Manuscrit trouvé à Saragosse

Yves CITTON

*Une machine utopique à tordre le droit. Justice, spectacle,
métissage et ironie dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

205

Françoise DERVIEUX

*Retour du rêve, retours sur le rêve dans Manuscrit
trouvé à Saragosse*

241

Lorenz FRISCHKNECHT

*Cinq pour cent de texte en moins ? Le premier
décaméron de 1804 et celui de 1810*

255

Claire JACOB

L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition

269

Émilie KLENE

*Le binôme dans le Manuscrit trouvé à Saragosse : une
mise en échec de l'aperception*

293

Isabella MATTAZZI

*Tables de vivants et tables de morts : le statut initiatique
de la nourriture dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

305

Jean-Marc ROHRBASSER

Le style géométrique de Potocki (1)

317

Dominique TRIAIRE

Il était trois fois un géomètre...

349

Références abrégées

385

Les écrits politiques de Potocki : un creuset de l'invention romanesque

LUC FRAISSE

Considérer les écrits politiques de Jean Potocki comme un creuset de l'invention romanesque contredit moins qu'il n'y paraît la formule ultérieure et bien connue de Stendhal, selon laquelle « la politique au milieu des intérêts de l'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert ». Dans ce chapitre 22 de la II^e partie de *Le Rouge et le Noir*, une telle déclaration intervient dans une fictive discussion à trois placée entre parenthèses, de l'auteur avec son lecteur et son éditeur ; un beau coup de pistolet tiré quant à lui au milieu d'une église couronne ce roman, nourri de politique tout autant que *La Chartreuse de Parme* ou *Lucien Leuwen*. Aussi plusieurs critiques ont-ils pu intituler un ouvrage *Roman et politique*, qu'il s'agît du XVIII^e siècle autour de la représentation romanesque de la guerre¹, ou du roman à la Belle Époque autour de Jules Vallès². Tout récemment encore, on proposait d'interpréter le genre romanesque comme régi par un principe de démocratie³, idée que l'on pourrait mettre en rapport avec la démocratisation de l'honneur dans *Manuscrit trouvé à Saragosse* à laquelle une étude, on le sait,

1. Voir Yourima CHARARA, *Roman et politique. Approche sérielle et intertextuelle du roman des Lumières*, Genève-Paris, 2004.

2. Voir Pierre MASSON, *Roman et politique à la Belle Époque*, Lyon, 1987.

3. Voir Nelly WOLF, *Le Roman de la démocratie*, Vincennes, 2003.

a été consacrée¹ ; en contrepoint, il faudrait encore montrer, considérant le genre romanesque par rapport à ses conditions d'émergence et non par rapport à nous et à ce qui nous intéresse aujourd'hui, comment le romanesque au théâtre et dans le roman s'est développé, au xvii^e siècle, dans un contexte aristocratique bien en harmonie avec l'univers culturel de notre grand seigneur polonais au siècle suivant.

Celui-ci a traversé dans sa vie deux périodes politiques : de 1788 à 1792, ce sont les années de la Grande diète et le mouvement aboutissant à la Constitution de 1791 ; de 1804 à 1807, Potocki se trouve au service de l'empereur de Russie, jusqu'à Tilsit qui marque un couronnement plus négatif pour lui de cette période ; symétriquement à Varsovie et à Saint-Pétersbourg, le grand voyageur historien des civilisations a fondé un journal, qu'il nourrit de textes politiques, ceux que l'on trouve désormais regroupés et annotés² dans le troisième tome des *Œuvres* de Potocki publiées par François Rosset et Dominique Triaire³. La pensée politique dépasse à vrai dire de toutes parts les textes parus dans le *Journal hebdomadaire de la Diète* puis le *Journal du Nord* : on les rencontre dans le *Voyage en Hollande* fait en 1787 et publié en 1789 ; les lettres (surtout dans la seconde période) sont parsemées de pensées et projets politiques ; y débouchent constamment les écrits à dominante historique — et non uniquement ici le *Système asiatique*. Vers la fin de la première période publique, en 1791, Potocki a d'ailleurs lui-même défini, ce qui nous intéresse ici, en quoi « l'homme qui se voue aux lettres, ne doit point refuser sa plume » à des chroniques politiques : « premièrement pour lui-même, parce qu'il se tient ainsi au courant et à la hauteur de son siècle » ; « secondement pour les autres », car « un ouvrage périodique pourrait devenir une histoire de notre temps » (p. 313) — où l'on voit le rôle complémentaire aux ouvrages historiques que joue, dans la forme discontinue comme dans les sujets tournés vers le présent, la chronique politique.

1. Voir Maria Evelina ŻÓŁTOWSKA, « La démocratisation de l'idée de l'honneur dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », *Studies on Voltaire and the XVIIIth century*, n° 216, 1984, p. 224-226.

2. Une première édition annotée des *Écrits politiques* avait été publiée par D. Triaire en 1987.

3. Nous modernisons l'orthographe pour les citations des écrits politiques.

Aussi ne serait-il pas gratuit de rechercher un message politique dans *Manuscrit trouvé à Saragosse*. D'une part, la pensée politique de Potocki, déjà mise en valeur à plusieurs reprises par la critique¹, se trouve aujourd'hui explicitée par François Rosset et Dominique Triaire, non seulement à l'occasion des notices accompagnant ces chroniques dans le troisième tome des *Ceuvres*, mais aussi dans le cours de leur biographie de l'auteur². D'autre part, nous savons maintenant que le roman fut sur la longue durée un *compagnon de vie* pour son auteur, le reprenant sans cesse et au moins en trois moutures successives, autour de 1794, 1804 et 1810, donc du début des années 1790 à sa mort en 1815 ; si bien que le voyageur, historien et penseur politique confère à son roman une valeur cumulative, ces voies parallèles de recherche projetant des reflets parallèles dans la fiction. La fiction et la politique trouvent d'ailleurs assez fréquemment à dialoguer transversalement, d'une catégorie d'écrits à l'autre. Dans un document non daté adressé à Stanislas Auguste, Potocki souligne la valeur éducative renfermée dans la lecture des romans, grâce à laquelle un homme seul peut se passer des autres : « Jean-Jacques avait la même façon de voir. *Les Aventures de Robinson* était le seul livre qu'il mît entre les mains d'Émile » (p. 260), ce qui suggère que, dans le sillage du rousseauisme (on se souvient de l'éducation reçue par l'écrivain et son frère en Suisse³), la forme romanesque que revêtent les récits développés devant Alphonse van Worden pourrait avoir valeur, entre autres, d'éducation politique. La troisième lettre du *Journal hebdomadaire de la Diète* propose, en mars 1790, l'exemple d'une lettre fictive que son auteur aurait écrite s'il avait pris part aux affaires de Hollande (p. 279). En mai, la neuvième lettre contient un apologue, assorti de ce commentaire pouvant intéresser l'interprétation du roman qui va alors proliférer : « nombre de lecteurs prendront mon récit pour un apologue allégorique sur les affaires actuelles de la Pologne » (p. 296) ; voilà qui

1. Voir notamment Daniel BEAUVOIS, « Entre l'analyse et l'action politiques, Jean Potocki voyageur éclairé », *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle*, t. I, Villeneuve d'Ascq, 1978, p. 39-63 et « Du cosmopolitisme à l'impérialisme », en tête de l'édition du *Voyage au Caucase et en Chine*, Paris, 1980, p. 7-26 ; mais aussi Emanuel ROSTWOROWSKI, « Jean Potocki, témoin de la crise de l'Ancien régime en Europe et en Pologne », *Les Cahiers de Varsovie*, n^o 3, 1974, p. 15-25.

2. *Jean Potocki, biographie, passim*.

3. *Ibid.*, p. 50-52 ; les pages qui précèdent ce passage montrent à quel point la mère de Potocki était imprégnée de rousseauisme.

éclaire en outre de biais ce *Voyage de Hafez* inclus, on le sait, dans le *Voyage au Maroc* (le tout écrit en 1791 et imprimé à Varsovie en 1792) et que les éditeurs invitent à lire comme une « fable orientale où la situation polonaise est à peine déguisée » (p. 242).

Il est donc légitime de s'interroger sur la portée politique d'ailleurs subtile du roman de Potocki ; sur ce qu'apporte aussi la mise en fiction à cette pensée politique, et à l'inverse en quoi la réflexion politique offre au voyageur, à l'historien et au fondateur d'un journal une ouverture au genre romanesque — et nous offre par là l'une des raisons possibles expliquant pourquoi ce grand seigneur polonais s'est fait romancier. Notre propos sera en un sens ici plus audacieux encore, puisqu'il s'agira de se demander si l'on ne pourrait pas extrapoler, de ces chroniques politiques, toutes sortes d'explications, indirectes mais profondes, du roman en tant que roman. Creuset de l'invention romanesque, les écrits politiques de Potocki le sont, c'est ce que nous voudrions tâcher de montrer, en ce qu'on y trouve, à propos de tout autres sujets pourtant, dans un contexte bien étranger à la Sierra Morena et à Alphonse, le germe éclairant de bien des personnages et épisodes de *Manuscrit*, l'idée même de sa structure générale. Pour esquisser cette démonstration, nous mettrons en parallèle les deux périodes politiques : la période varsovienne du *Journal hebdomadaire de la Diète*, placée au seuil de la première version du roman, celle de 1794, dont nous possédons actuellement une vingtaine de journées, de la 19^e à la 39^e, qui sont dans un esprit déjà proche de v. 1804 ; et il est certain que la seconde période politique influera au contraire sur la formation de v. 1810, apportant en propre un dénouement au roman. Dans cette optique de comparaison, nous envisagerons successivement la secte des Gomelez, les personnages plus individualisés, les épisodes et enfin les structures romanesques dont on peut estimer apercevoir la formation dans les chroniques politiques des années 1788-1792 puis 1805-1811.

Un groupe de personnages confère au roman son encadrement initiatique : la secte des Gomelez. On sait maintenant que Potocki n'a pas été influencé par la Société de la Tour dans le *Wilhelm Meister* de Goethe, paru en 1797, puisque le secret des Gomelez est déjà en place dans la première mouture de *Manuscrit trouvé à Saragosse*, dont le papier est filigrané de 1794. La scène centrale de l'initiation d'Alphonse y était très développée, et dans la 31^e journée d'alors, le

derviche mentionnait au héros « tous les secrets de notre politique ». Voilà qui signale que l'exercice de la secte des Gomelez met discrètement en œuvre des principes politiques, et même « les grands principes de la politique européenne » (p. 368), comme l'énonce la dernière chronique du *Journal du Nord* sur les événements politiques de l'année 1806, principes dont quelques-uns peuvent être déduits des chroniques.

Unitaires dans leurs projets, divers dans leurs composantes, les Gomelez incarnent le modèle politique rêvé par Potocki : une fédération cohérente de particularismes respectés, cette république idéale dont le penseur politique écrit, en mai 1792, à Ignace Potocki : « dans une république l'unité, c'est-à-dire la plus grande pluralité, est une base *sine qua non* » (p. 333). Telle est la donnée de base offerte par la première période politique ; la seconde y ajoute un principe important, l'utilité d'avoir constitué, pour gouverner les rapports entre les pays d'Europe, un comité secret définissant au préalable l'ensemble de ses principes : des réflexions politiques de 1805-1806, accompagnant visiblement le *Système asiatique*, stipulent qu'une politique internationale cohérente ne peut se concevoir si l'on n'est pas muni d'un « système formé à l'avance » par « un comité secret » (p. 341), un comité secret au sein duquel les sujets politiques de grande extension seraient mis en délibération, de façon « qu'il y ait donc un plan général vers lequel tendent toutes les démarches » (p. 348). Cette direction au sommet de type maçonnique¹ éclaire à l'évidence l'action exercée par les Gomelez, lesquels constituent un comité secret (dans lequel le chef des Bohémiens et le cabaliste Uzeda constituent des têtes pensantes), dont les principes et les buts ont été définis avant même qu'Alphonse n'aborde la chaîne montagneuse de la Sierra Morena, et qui a donc constitué une réserve organisatrice du roman avant même que l'action romanesque ne commence.

C'est la fin de v. 1810 qui révèle, sans d'ailleurs véritablement la détailler, pareille organisation, et de fait on trouve évoquée, surtout dans la seconde période politique, l'utilité de conventions devant rester tacites mais maintenues en vigueur, que l'on rencontre dans

1. Voir D. TRIAIRE, « Jean Potocki franc-maçon », *Ars Regia*, 1993, n° 3/4, p. 203-210, repris dans *De Varsovie à Saragosse*, p. 203-212 ; et Fr. ROSSET, *Le Théâtre du romanesque : Manuscrit trouvé à Saragosse entre construction et maçonnerie*, Lausanne, 1991.

le gouvernement des pays. Le deuxième article du *Journal du Nord* sur les événements politiques de 1806 souligne que « le système des couronnes chrétiennes repose sur un grand nombre de conventions tacites qui ne sont écrites dans aucun traité » (p. 368) ; et dans la biographie de Stanislas-Félix Potocki, que l'on date de l'été 1811, voici à quels critères notre penseur reconnaît l'importance politique de l'entrevue de 1787 entre le roi de Pologne et l'impératrice de Russie : « à la vérité il n'y eut rien d'écrit, mais nous n'en pouvons douter puisque la chose fut ensuite clairement énoncée et détruite » (p. 413). Ces trois critères (absence de support, énonciation, destruction) intéressent le lecteur du roman, qui peut reconnaître là le mode d'existence du secret des Gomelez, préexistant à l'action romanesque, et pour finir dévoilé au moment où sa source, la mine d'or souterraine, va être détruite.

La secte se développe par son *influence*, et les éditeurs des écrits politiques soulignent dans les chroniques le concept d'influence, considéré comme un moyen terme entre les deux extrêmes de la conquête et de la barbarie (p. 246). L'influence elle-même jouera sur les registres extrêmes de la douceur et de la violence : dans ses réflexions de 1805-1806, Potocki souligne qu'« une influence majeure [...] ne peut s'acquérir que par les armes ou la négociation, ou plutôt en réunissant les deux moyens » (p. 341), comme vers le début du roman, les Gomelez soumettent tour à tour Alphonse aux menaces immédiates d'une prétendue Inquisition puis au meilleur accueil dans le château du cabaliste : les tests que l'on fait subir au héros romanesque se trouvent condenser la politique d'expansion que préconisait le penseur, notamment vis-à-vis de la Chine. Que l'influence procède maintenant par initiation dérive partiellement de la conception que nourrit, durant la première période, le théoricien de la liberté :

Si la liberté est une science, écrit-il dans son *Essay d'aphorismes sur la liberté* publié durant l'été 1790, il en résulte qu'on doit l'étudier (p. 305).

J'ai dit, ajoute-t-il deux chapitres plus loin, que la liberté était une science, peut-être aurais-je dû dire que c'était un art, car il y entre plus de pratique que de théorie (p. 310).

Voilà pourquoi l'ensemble cohérent des récits dispensés à Alphonse constitue un essai philosophique, historique mais aussi politique *en action*.

À la fin de v. 1810, on apprendra donc que la puissance des Gomelez s'appuie sur l'exploitation de la mine d'or, dont les richesses sont relayées par les banquiers Moro. Le descriptif de ce fonctionnement, dans les dernières journées du roman, a dû être perfectionné au voisinage du mémoire écrit, semble-t-il en 1809, sur les finances de la Russie : Potocki y réfléchit assez longuement sur la nécessité d'instituer une grande banque à la base d'une influence politique, et plus précisément dès lors sur le rapport entre la réserve en or et le papier-monnaie. À la source d'une telle puissance, il pose

la grande mesure préalable de l'établissement d'une banque d'es-compte, qui préviendra et accoutumera le public à l'émission de papiers d'État (p. 403).

Le rapport entre « la partie circulante des richesses » et « l'émission des papiers » (p. 404) fait l'objet de toute une réflexion — une réflexion d'ailleurs plus d'*opinion* que d'*économie* :

n'a-t-on pas vu des banques de dépôt, telles que celles d'Amsterdam, n'avoir pas un lingot dans leurs caves, et les créanciers ne rien perdre de leur valeur (p. 402) ?

Monnaie proprement *fiduciaire*¹, qui permettra à la banque Moro de survivre au tarissement de la mine. Il est ici question des ressources de la Russie :

Les uns les croient immenses, inépuisables, d'autres perdent l'espoir de combler le moindre déficit. Tous deux ont raison (p. 402).

Le roman de 1810 se clôt de fait sur cette alternative, car si la mine s'est tarie, la puissance des Moro continuera à favoriser la prospérité des Gomelez. On le voit, ce qu'on appelle, au sens de composition, l'économie du roman, résulte bien d'un projet d'économie politique.

Dans cet esprit, l'influence des Gomelez se voudrait paradoxalement un apprentissage de la liberté, essentiellement de la liberté de jugement. Suivant la réflexion de Louis Sébastien Mercier dans ses *Fragments de politique et d'histoire* qui viennent de paraître en 1792, Potocki, dans la *Seconde lettre sur l'histoire de notre temps*, réfléchit aux rapports entre « la partie qui enseigne » et « la partie qui gouverne », soit « la partie pensante et la partie agissante » (p. 319) dans

1. Voir à ce sujet notre *Potocki et l'imaginaire de la création*, Paris, 2006, p. 172-178.

une société. Le séjour inactif dans la Sierra Morena précède pour Alphonse le temps de l'action ; c'est, dirait plus tard Balzac, *un début dans la vie* à la faveur duquel la partie qui enseigne raconte au héros des histoires significatives ouvrant à une compréhension du gouvernement des sociétés. Les aphorismes sur la liberté stipulent que « la science de la liberté doit être distinguée de la conscience de la liberté » (p. 305) : dans le roman, Alphonse acquiert la première, Avadoro et sa secte détiennent la seconde. Alphonse rejoindra la position du chef bohémien, au sens où la science aboutit pour finir à la pleine conscience.

Cette pleine conscience sera une conscience critique, c'est-à-dire en retour une conscience des rouages qui régissent sa science. Dans la *Troisième lettre sur l'histoire de notre temps*, Potocki loue au passage un pamphlet contemporain, de 1792, en ce qu'il « dévoile avec beaucoup d'art les manœuvres de l'esprit de parti » (p. 321), dont chaque récit particulier montrera à Alphonse les manifestations et limites variées. Ces limites touchent la secte même des Gomelez, en tant que partie qui gouverne, puisqu'au moment où s'achève l'enseignement, v. 1810 révélera que la mine d'or se tarit et que les souterrains doivent être détruits. Or dès mars 1790, dans la quatrième lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète*, le penseur politique mentionnait

en Hollande un parti timide et obscur, qui semblable à l'épouse d'Ulysse, détruisait dans les ténèbres le glorieux ouvrage du jour (p. 280).

Force est de fait d'admettre (où l'on voit le politique rejoindre ici le moraliste) que le gouvernement du monde sera toujours un travail de Pénélope. Plus positivement, les réflexions politiques accompagnant le système asiatique en 1805-1806 proposent à la Russie, par opposition au classique système de conquête, un subtil « système de concentration », qui « ferait pour ainsi dire des conquêtes sur lui-même » (p. 339) ; « je suis pour le système de concentration » (p. 340), précise le penseur politique, et l'on comprend alors que ce travail critique sur soi-même, auquel la secte des Gomelez invite par mille voies Alphonse, en est la transposition morale.

Les deux branches, chrétienne et mahométane, de la secte étaient présentes dans v. 1794, puisque l'arbre qui les symbolise apparaissait déjà dans la scène d'initiation (31^e j.), de même que les récits

entrecroisés du Juif errant et du géomètre entraînaient une discussion sur les rapports entre les religions juive et chrétienne (29^e, 30^e et 39^e j.), couronnée par l'exposé du système de Velasquez : il est certain que dès cette première mouture, les Gomelez incarnent un problème constamment présent à l'esprit de l'historien et du penseur politique : l'acclimatation des autres civilisations à la civilisation occidentale. C'est par là que la secte romanesque incarne le plus directement dans la fiction les idées de Potocki en matière de politique internationale. Coordonnant des religions et des cultures différentes, les Gomelez trouvent à mettre en œuvre un principe énoncé dans le deuxième article donné en janvier 1807 au *Journal du Nord* : « il ne faut jamais injurier une nation » (p. 367). La secte fonctionne aussi sur le système des avantages réciproques, que le penseur politique place à la base des échanges commerciaux, voire de la colonisation dans son système asiatique : pour voir deux nations vivre en paix, il faut « leur offrir des avantages réciproques » (p. 351), dans le roman entre banquiers et commerçants, entre chrétiens et mahométans, et bien d'autres catégories encore.

La secte donne à voir l'idéal politique proposé par Potocki, d'un empire fondé sur sa propre modération. Dans un article donné en février 1807 au *Journal du Nord* « sur les relations entre la Russie et la porte ottomane », on voit ainsi louée l'attitude de Catherine après ses victoires sur les Turcs, entre 1774 et 1792 :

elle s'est contentée de demander l'embouchure des fleuves, dont elle avait le cours, ce qui est même opposé à l'esprit conquérant. Les pays, acquis alors par la Russie, étaient des déserts,

tel le cadre du roman ; d'où résulte ce principe général à retenir et à mettre en rapport avec la *discretion de gouvernement* propre aux Gomelez :

Certainement lorsqu'un Empire, après la guerre la plus heureuse contre un ennemi qui possède les plus belles contrées, se contente de l'embouchure de ses fleuves et de ses côtes, dont il a l'intérieur, cet Empire ne montre pas de l'ambition, mais le génie opposé, celui de l'amélioration intérieure (p. 381).

Et dans le mémoire déjà cité sur les finances de la Russie, sans doute écrit en 1809, après avoir évoqué les divers moyens financiers

qui s'offrent au pays, le penseur préconise d'« en faire un heureux mélange, adapté au pays, et qui, touchant à toutes les propriétés, ne pèse réellement sur aucune » ; voilà qui forme « un système bien ordonné », où « tout doit être lié », et où « tout l'est réellement par la nature des choses ». Qu'il s'agisse de conquêtes ou de gouvernement intérieur, il est à noter à quel point ces principes reprennent avec précision ceux de Montesquieu dans *L'Esprit des lois* (livre X).

Jusqu'où peut s'étendre la secte des Gomelez ? Sa survie est fondée sur les limites mêmes de son extension, qui forment le principe et « le premier intérêt des grands Empires », que les réflexions politiques de 1805-1806 détaillent ainsi : « il faut que dans leur organisation rien ne tende à la division, il faut aussi qu'ils ne s'accroissent pas indéfiniment » (p. 337). Une telle secte, la conclusion de v. 1810 pourrait le suggérer, ne représenterait-elle pas l'ultime sursaut d'un empire en décomposition, la dernière tentative de sauvetage d'une civilisation entrée en décadence, donc par excellence le geste *fin-de-siècle* ? Le donnent à penser deux questions qui closent ces mêmes réflexions. D'une part, demande Potocki,

quel parti prendra-t-on, dans la supposition d'une décomposition de l'Empire ottoman ? Voilà bien des sujets qui méritent qu'on les médite à l'avance.

D'autre part, s'il est vrai que la Russie a conquis une civilisation, « que fera-t-elle de sa civilisation ? » (p. 347). Ces graves questions semblent en jeu, dans les dispositions que l'on voit prendre pour finir à la secte des Gomelez : prévenir la décomposition d'un empire, c'est-à-dire assurer l'avenir d'un groupe de très ancienne tradition aux confins de l'effondrement d'un monde.

Par un renversement qui ne laissera pas de surprendre, les Gomelez cependant peuvent à un certain point de vue servir de repoussoir politique. Pour faire transition avec les considérations précédentes, il apparaît pour finir que la secte doit tâcher de maîtriser une crise : le tarissement de la mine n'est pas le seul signe suggérant que sa perpétuation dans le monde moderne, dans le monde tourné vers l'avenir, est menacée. L'apparition même des Alphonse et des Velasquez transpose, discrètement mais sûrement, le rapport problématique, au sein des anciennes monarchies d'Europe, entre la continuité dynastique et les hommes nouveaux, considérant qu'on

ne peut ni rompre la première, ni rejeter les seconds. Le suggère le deuxième article de janvier 1807 sur les événements politiques de l'année précédente :

L'hérédité des trônes, dans le système de la chrétienté, s'allie difficilement avec l'intrusion d'une nouvelle famille, et moins encore avec une famille d'hommes nouveaux (p. 368).

Dans cette chaîne de la Sierra Morena, les Gomelez sont en train de choisir, à la faveur de nombreux récits éducatifs et probatoires, les modalités et le support de leur survie : Alphonse van Worden ou le duc de Velasquez ? Face à eux, le grand scheik incarne la nécessité de la dynastie, matérialisée dans le cassar. Mais à la fin du roman de 1810, l'instance organisatrice fait retour sur elle-même, pour se demander ce que deviendront ses valeurs dans un monde nouveau.

Il arrive dès lors un point où la secte est tout près d'incarner ce que le penseur, passé au service de la Russie, ne cesse de dénoncer dans ses articles politiques : l'impérialisme napoléonien. L'arbre des Gomelez, qui se subdivise en religions et en cultures, n'est pas totalement étranger à ce que vilipende ce même article de janvier 1807, « le sombre projet », comprenons napoléonien,

d'un nouveau terrorisme, qui devait confondre l'Europe entière, en une seule armée distinguée seulement en bandes allemandes, hollandaises, italiennes,

projet qui se donne l'apparence de « donner une forme fédérative à l'influence que la France exerce, depuis si longtemps, sur les états limitrophes ». Visées menaçantes ? Projet inoffensif ? « Il est probable que ces opinions diverses ont toutes les deux quelque vérité » (p. 369). Un peu plus tard, ne verrait-on pas se dessiner le versant négatif de la secte dans le népotisme de la tribu napoléonienne en Europe ? Cette tribu à l'égard de laquelle un article de février 1807, répondant à la *Gazette de Hambourg*, se montre bien ironique : « Mais le genre humain ne mérite pas les soins que cette famille illustre se donne pour le rendre heureux », cette famille qui prolifère sur les trônes d'Europe « par l'arbre même dont les rameaux étendent leur ombre bienfaisante sur Lucques et Naples » (p. 378). Et l'arbre des Gomelez ? Représentée en 1794, la pièce *Les Bohémiens d'Andalousie* constituait, entre autres, une réflexion critique sur le despotisme

paternel, et sous cet angle, on aperçoit que *Manuscrit trouvé à Saragosse* nourrit indirectement une mise en scène des rapports entre politique et famille. Si l'on osait poursuivre l'audacieuse interprétation de la tribu napoléonienne, l'on pourrait voir dans la généalogie que déroule pour finir devant Alphonse le grand scheik ce que Potocki dénonce, dans le premier article de janvier 1807, chez les Français, comme la tactique des origines obscures, choisissant ses modèles dans l'époque de Charlemagne,

c'est-à-dire à une époque de l'histoire tellement obscure, que les savants les plus laborieux y sont à peine parvenus à lier entre eux les faits principaux et fixer quelques dates. Or donc, choisir ses modèles à l'époque de l'histoire la plus obscure, c'est dire que l'on veut imiter ce que l'on ne connaît pas, et que l'on ne connaîtra jamais (p. 364).

Essentiellement modèle et secondairement contre-modèle politiques, la secte des Gomelez met en œuvre, on le voit pour finir, la *dialectique* même au sens que les Lumières peuvent donner à ce mot, à cette démarche, c'est-à-dire la pensée critique et la critique de la critique.

L'individualité de certains personnages se détache cependant en filigrane, à la lecture des écrits politiques. Il est ainsi loisible d'interpréter le rôle du chef des Bohémiens (relativement différent de l'Avadoro qui est le héros des trépidantes aventures de son passé, de même que l'humour d'Alphonse narrateur se distingue des doutes d'Alphonse héros), ses paroles d'accueil à Alphonse, ses excuses chaque fois qu'il s'interrompt dans son récit pour régler les affaires de sa troupe, sa façon d'accéder à la demande collective de le poursuivre, ou de le suspendre pour laisser intervenir tel ou tel souhaitant en commenter un détail, il est loisible d'interpréter ce rôle spécifique du chef à la lumière d'un texte de 1790, dont on nous présente ici même le manuscrit autographe retrouvé à Kiev, intitulé *Civilité puérile et honnête* (p. 265-266) et régissant en cinq articles la conduite des maîtres de maison. À l'échelle collective, la diplomatie étant souvent considérée comme la politesse des États, la façon dont le chef bohémien gouverne ici sa troupe peut être mise en rapport avec « l'ancienne diplomatie » (p. 375), dont Potocki fait l'éloge, en février 1807, dans son dernier article du *Journal du Nord* sur les évé-

nements politiques de l'année précédente. Pourquoi au fait s'agit-il de Bohémiens ? Leur nomadisme, accentué plus tard par le cas du Juif errant jusque dans v. 1804, est un gage de liberté de pensée. Mais la biographie, écrite en 1811, de Stanislas-Félix Potocki suggère que les voyages n'ont pas été ici la seule source d'inspiration du romancier, car le partage de la Pologne y est désigné comme « une opération compliquée », obligeant notamment à « fixer le sort de sujets mixtes » (p. 409) ; c'est précisément une catégorie de *sujets mixtes* qui sert d'encadrement au roman.

De façon générale, tout ce qui touche aux Bohémiens et à Avadoro se lie à des valeurs positives. En revanche, la *Quatrième lettre sur l'histoire de notre temps*, parue le 14 mars 1792, donne à méditer au lecteur de *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Potocki y réfléchit au ressort de l'ambition, et c'est pour noter que « les ambitieux s'attachent à leur ouvrage et ce sentiment leur donne une activité utile contre la désorganisation » (p. 325). Qu'en est-il dès lors d'un Alphonse, d'un Avadoro ? N'est-ce pas leur absence d'ambition qui leur a donné cette disponibilité nécessaire à la constitution d'une matière à raconter — d'une matière romanesque ? Et cette disponibilité créatrice ne se révèle-t-elle pas (c'est l'une des questions les plus profondes que soulève le roman) à la longue désorganisatrice, c'est-à-dire rendant problématiques et le sens et l'achèvement de l'histoire ? Dans l'évolution de la littérature française, la question se reposera à propos de Proust, qui évacue du roman le ressort balzacien de l'ambition — au prix d'une désorganisation ou d'une réorganisation, au choix, du genre romanesque.

Non moins problématique apparaît le personnage de Velasquez, dans le sillage de son père, si on le place en regard des chroniques politiques. Potocki s'incarne-t-il, se ridiculise-t-il, illustre-t-il les attitudes intellectuelles qu'il rejetterait au fond, dans le personnage du géomètre et le savant son père ? La critique se heurte à cette question depuis longtemps. Ce n'est pas un refus de réponse d'avancer que Velasquez a été introduit dans le roman, avant même que l'on sache si l'on doit l'approuver ou le désapprouver, pour *faire problème* — et d'abord pour faire problème au roman lui-même, puisque ce personnage, très présent dans les vingt journées de v. 1794 que l'on peut lire aujourd'hui, décide du passage de v. 1804 à

v. 1810¹. Une note parue à la suite de la *Quatrième lettre sur l'histoire de notre temps* évoque en effet

ce style géométrique que M. Condorcet a voulu introduire dans la politique, et que d'autres ont réprouvé, parce qu'il leur paraissait que les problèmes de cette science, s'établissant sur des semi-données, et non sur des données entières, leur solution appartenait à un ordre de vérités tout à fait différent (p. 329).

Avant même l'époque de Condorcet, ces autres pourraient se résumer à Leibniz, doutant de la possibilité de réduire la politique à un point de vue géométrique, précisément dans un essai de 1669 intitulé *Specimen demonstrationum politicarum pro eligendo rege Polonorum*, et opposant encore, dans le § 17 de sa *Monadologie*, « les perceptions et leur changement » à une conception mécanique du monde. Ne méconnaissons pas, chemin faisant, le rôle de Leibniz dans la genèse du géomètre et de son père, Leibniz en rivalité avec Newton sur la découverte du calcul différentiel, s'intéressant en outre, dans ses travaux sur la maison de Brunswick, aux peuples primitifs au point de vue des langues, voulant décider Louis XIV à la conquête de l'Égypte, présentant au tsar de Russie, Pierre le Grand, tout un plan d'organisation civile, intellectuelle et morale — autant de scènes dont on trouvera l'équivalent dans la vie et les travaux de Potocki — et voyant dans la sortie d'un souterrain vers la lumière une image de l'acquisition de la connaissance par degrés, selon son principe de continuité².

Velasquez, envisageant de réduire la destinée d'Antoine et Cléopâtre (dès v. 1794, dans sa 21^e j. formant le début du cahier 3), ou même le récit entier de Torres Rovellas dans v. 1804, à des lois de série mathématiques, semble se préparer dans cette supposition de la première lettre confiée au numéro paraissant le 21 février 1790 du *Journal hebdomadaire de la Diète* :

Un mathématicien aurait pu au moyen d'une simple règle de trois, trouver un quatrième terme qui lui eût donné l'opinion de la nation entière (p. 270).

1. Voir ici même l'étude de D. Triaire, « Il était trois fois un géomètre... ».

2. Les monades, séparées entre elles et du monde, « par quelque mystérieux souterrain, fondent leurs assauts vers la lumière » (*Monadologie*, § 7). Rappelons que la *Monadologie* a été rédigée en français en 1714.

Est-ce au juste bien sûr ? Le géomètre figurera dans le roman entre autres pour poser cette question et incarner ce qu'on pourrait appeler chez Potocki le *rêve simplificateur* — celui, nous dit en juillet de la même année la douzième lettre, de « la sévère raison réduisant toutes les questions à leur plus simple expression et à leur moindre dénominateur » (p. 303). Mais c'est dans la seconde période politique que le penseur se montre le plus virulent, à la faveur de sa critique de la France, contre les jeux mathématiques de son personnage romanesque, notamment celui de réduire les récits sinon le monde à une combinatoire. Critiquant, dans le *Journal du Nord* d'avril 1807, le message de Napoléon au Sénat, le polémiste s'en prend à Lacépède

qui montre un talent particulier pour combiner les mots de la langue française de toutes les manières [...]; cette production est peu faite pour intéresser le public éclairé, et ne signifie absolument rien en politique (p. 388).

Le père du géomètre était avant lui un homme à théories et à systèmes. Le deuxième article de janvier 1807 pourrait ironiquement éclairer sa destinée. Potocki s'en prenait déjà au sénateur Lacépède, « connu par son histoire naturelle des couleuvres », que l'on pourrait de ce fait accuser « d'avoir, dans leur commerce, appris à mordre, aussi bien qu'à ramper » (p. 367). Don Enrique ne fait dans le roman l'objet d'aucun jugement acerbe. Mais on constate qu'un essai de jeunesse sur les systèmes de fortifications l'amène à passer toute sa vie retiré dans une forteresse. Ici et là, le système se retourne contre son auteur.

Le frère du géomètre enfin, don Carlos, peut apparaître comme une retombée de la critique de la politique française, sous la plume de Potocki essayiste et journaliste. Le seul fait de mettre en scène des Bohémiens, dans la pièce de 1794 et dans les trois versions successives du roman, pourrait constituer une réponse à la déclaration de Louis XIV en 1682 interdisant aux Bohémiens de se réfugier en France ; à un autre point de vue, la comédie, *Les Bohémiens d'Andalousie*, était, en 1794, représentée devant des nobles exilés de France, qui pouvaient donc indirectement se reconnaître dans le statut des personnages. Rappelons que don Carlos, dont l'histoire est déjà entièrement développée dans v. 1794 (dans les 19^e et 22^e à 24^e j.),

a acquis toute son insolence à la cour de Louis XIV, que jauge très tôt Potocki dans *l'Essai de logique* (p. 257), la quatrième lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète* (p. 282) qui fait apparaître l'envie critique que suscite l'autorité de Louis XIV, la septième lettre faisant remonter « à Louis XIV [...] cette politique, dont le but et les moyens sont l'influence dans les cours et les nations étrangères » (p. 285). Le succès que lui assurent la sarabande et son insolence, importées de la cour de France, illustrent les méfaits de l'imitation française dont Potocki démêle les conséquences dans toute l'Europe. Les réflexions politiques de 1805-1806 dénoncent, chez tous les princes, « l'esprit d'imitation auquel ils se livrent » (p. 337), « l'esprit imitateur » :

De toutes les erreurs, la plus funeste est celle de l'imitation. L'exemple entraîne le jugement, et les moyens d'une nation sont prodigués sans fruit comme sans motif. La Russie n'a que trop imité. Je viens aux valeurs constantes dans le système politique (p. 338).

Curieusement, Potocki annonce ici directement la théorie de l'imitation que développera en France le sociologue Gabriel Tarde, dont *Les Lois de l'imitation* ne paraîtra qu'en 1895 ; notons à nouveau que Montesquieu, dans ses maximes politiques, avait lui aussi esquissé cette théorie¹.

Comprenons donc que le succès remporté par la sarabande de don Carlos illustre l'emprise de la civilisation française par phénomène de réverbération ; et que cette imitation irréfléchie est aux antipodes de principes politiques stables. En janvier 1807, le premier article du *Journal du Nord* désigne bien la cible : « Il n'y a point en France d'affaires intérieures. Ce qu'ils font, il faut que tous les peuples de l'Europe le fassent à l'instant » (p. 363). Un phénomène plus subtil, pour la genèse du roman, peut dès lors apparaître, quand Potocki note peu après :

Il est très surprenant que le gouvernement français, qui se pique de géométrie, soit constamment hors de la question, et contraire à la définition (p. 365)

1. Voir à ce sujet notre étude, « De l'imitation à l'organicisme : Montesquieu à la lumière des sociologues en 1880 », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1989-2, p. 195-219.

dans ses positions internationales. Le tandem formé par le géomètre et son frère danseur de sarabande donne à voir, juxtaposés, ce que pense être la France, et ce qu'elle est. Ainsi l'un des personnages les plus fantasques du roman, don Carlos, sera-t-il investi, on le voit à présent, d'un message politique au fond assez précis.

Un autre personnage perturbateur du récit, au point qu'il sera celui-là purement et simplement éliminé de v. 1810, le Juif errant, nous semble se préparer dans cette réflexion qu'exprime en février 1792 la *Lettre au rédacteur* du *Journal* :

Quelqu'un a dit : *ce que nous voyons aujourd'hui sera un jour l'histoire*. Cet énoncé incontestable à quelques égards, n'est cependant pas d'une exacte vérité, car l'histoire n'est jamais une exacte représentation du passé (p. 313).

Si la citation n'a pu à ce jour être identifiée, en revanche s'esquisse la problématique qu'introduit par prédilection dans le roman, le Juif errant, notamment quand son récit parvient à ce jour où Jésus chassant les marchands du temple lui fait manquer son opération financière (épisode présent dès v. 1794, dans sa 36^e j.). Témoin oculaire d'un très lointain passé, le Juif errant nous replace devant l'événement qui est devenu plus tard l'histoire ; mais cette expérience invite à réfléchir sur la différence entre l'histoire et la représentation du passé. Le contexte politique de la fin des Lumières nous éclaire en partie le sens à donner à ce personnage, puisqu'Alexandre Stroeuv rappelle qu'après avoir constitué, tout au long du xviii^e siècle, un avatar du philosophe voyageur, le Juif errant incarnera, durant la période révolutionnaire, un témoin oculaire de la Révolution française diffusant ses réflexions de par le monde. Il n'est pas inintéressant de noter que dans cet esprit, un journal paraît à Paris sous le titre *Le Juif errant* en 1790 puis en 1799¹ (date la plus avancée du filigrane du papier, dans v. 1794 de *Manuscrit*) ; ainsi la portée politique du Juif errant se développe-t-elle dans un contexte journalistique, qui est celui-là même où émerge la pensée politique de Potocki à Varsovie.

1. Voir Alexandre STROEV, « Deux avatars du philosophe des Lumières : le cosmopolite et le Juif errant », *Corps politiques — cosmopolitismes, Textuel*, n° 44, 2004, p. 51-66, et en particulier p. 63-66 pour la signification révolutionnaire du personnage.

Concernant la formation des personnages, un mot reste à dire de l'histoire de Lope Soarez racontée par le chef des Bohémiens, à partir de la 32^e j. dans v. 1804 et de la 26^e j. dans v. 1810. L'histoire commence par celle de la maison des Soarez, dont l'essentiel à dire est le conflit héréditaire qui l'oppose à celle des banquiers Moro¹. L'amour de Lope Soarez pour Inès, qui est une Moro, permettra dès lors à Potocki de récrire *Roméo et Juliette*, pièce particularisant à un amour tragique et à la haine ancestrale entre les deux familles des Montaigus et de Capulets la situation politique des Guelfes et des Gibelins, entretenant une guerre civile née autour de 1220 du fait de l'empereur Frédéric II, qui voulait faire l'unité italienne contre l'ascendant de l'Église : l'Italie politique devient l'Espagne, et la Vérone shakespearienne Madrid. Comme chez Shakespeare cependant, la réflexion de moraliste sur les haines héréditaires dont on a pu même oublier l'objet revêt une dimension de politique générale, qu'éclaircit les articles de janvier 1807, donnés au *Journal du Nord*. À la fin du deuxième, Potocki rappelle qu'un effet des victoires napoléoniennes était de rendre l'Europe politiquement aveugle, si bien qu'elle « courait le risque d'être ramenée au temps des Guelfes et des Gibelins » (p. 370). L'article suivant fait plus précisément apparaître ce que la rivalité romanesque entre les Soarez et les Moro peut devoir à la politique française contemporaine : « Depuis trois siècles, la France s'était constamment trouvée en concurrence avec l'Autriche, en Italie, en Flandres, en Espagne », et dès lors, « le gouvernement français n'a vu dans son alliance avec la Prusse, que les entraves que l'on osait mettre à son esprit dominateur » (p. 372). Ainsi l'histoire parallèle des maisons Soarez et Moro nourrit-elle une réflexion sous-jacente sur les méfaits à long terme de l'esprit de domination (commerciale et bancaire en l'occurrence). Si les personnages du roman peuvent naître d'une conception politique, c'est parce que la politique a d'abord été pensée par Potocki en moraliste, par quoi le penseur de la fin des Lumières anticipe à nouveau sur la théorie sociologique de Gabriel Tarde, qui considérera que les rapports internationaux de pays à pays sont à interpréter à l'image des rapports psychologiques d'individu à individu.

Dans les textes politiques qui viennent d'être cités, il n'est évidemment pas question des personnages du roman. Mais un lecteur de

1. V. 1804, p. 531-535 ; v. 1810, p. 414-417.

Manuscrit, encouragé par le fait que les épisodes analogues se rencontrent assez souvent dès v. 1794, dans la partie qui nous est conservée, rencontre dans les chroniques diverses voies d'interprétations générales des personnages du roman. Et l'on voit que l'analogie n'est pas réductrice, puisque chaque fois, c'est sur la problématique introduite dans le roman par le personnage que la chronique politique nous aide à mettre le doigt. Il en sera de même de quelques épisodes romanesques.

De fait, le creuset politique de divers épisodes est plus curieux encore à observer. Que penser tout d'abord de l'activité de contrebande à laquelle s'adonne en surface la secte des Gomelez ? Elle n'est pas incompatible avec le principe, cher à Potocki, de préserver les peuples contre le brigandage et les pillages. Les contrebandiers mènent contre l'ordre établi ce qu'un texte précoce, d'avril 1788¹, appelle « une guerre de chicane » (p. 253), la plus efficace de toutes aux yeux du penseur politique. Les frères Zoto, sous l'égide du chef bohémien, se sont spécialisés dans la contrebande. On sait que leur histoire est bien présente dans v. 1794 par une page où il est question d'eux, glissée à la suite d'un manuscrit du *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase*, dont le manuscrit remonte à 1797. Au cours de leur récit tel que le développe l'un des frères dans v. 1804, Alphonse se fait cette réflexion :

ce qu'il avait dit me donnait beaucoup à penser. Il n'avait cessé de vanter l'honneur, la délicatesse, l'exacte probité de gens à qui l'on aurait fait grâce de les pendre. L'abus de ces mots, dont il se servait avec tant de confiance, brouillait toutes mes idées (5^e j., p. 140).

Les chroniques montrent que Potocki transpose ici un point assez important de sa pensée politique.

Selon les Zoto, le brigand est le plus honnête des hommes. Un texte de 1788 sur la secte des Quackers ou Trembleurs donne la première mouture de cette situation :

Les Trembleurs ne font jamais le bien parce qu'ils craignent sans cesse d'offenser quelqu'un, mais ils font le mal avec assurance, parce qu'ils disent qu'il en revient toujours du bien aux uns et aux autres (p. 267).

1. Intitulé *Ne quid detrimenti respublica capiat*.

Mais ici, la grande idée de Potocki penseur politique est le changement de sens qu'on fait subir aux mots, comme il s'en explique dans les *Lettres sur l'histoire de notre temps*. Dans la deuxième, il note que les noms auraient besoin dans notre temps « de nouvelles définitions », ceux « dont le sens aurait besoin d'être fixé à nouveaux frais » (p. 319), comme par exemple le sens d'*honnêtes gens* et de *coquins* (quatrième lettre, p. 327). « Le sens des mots », explique-t-il au début de cette même lettre, est « soumis comme toute chose à la puissance mutative du temps », si bien qu'« en prononçant les mêmes mots, l'on se trouve ne pas dire les mêmes choses » (p. 325).

La seconde période politique dans l'évolution de Potocki étoffe et nuance cet apport. Dans ses réflexions de 1805-1806, le penseur note ceci, à propos de la Russie asiatique qui lui inspire son système : « D'un côté l'on y envoie des coquins, de l'autre l'on recrute les fils des meilleures familles » (p. 345). Ce que le théoricien déplore dans son essai, le romancier le réalise à plaisir dans son œuvre de fiction : la Sierra Morena réunit bel et bien des coquins (s'appelant eux-mêmes honnêtes gens) comme les frères Zoto, et les fils des meilleures familles, comme Alphonse et le géomètre. Mais contrairement à ce qui est à craindre en Russie asiatique, ce petit monde hétéroclite vit ici en bonne intelligence, comme si le roman réalisait cette impossible conciliation à laquelle pouvait rêver le politique quand il notait :

En vérité, il y a déjà assez de coquins en Sibérie. [...] Les Cosaques mettraient à la raison ces coquins, qui au contraire font passer de très mauvais moments aux paysans de la Sibérie, et même aux marchands qui passent (p. 346).

Ce qui était conflits ethniques et sociaux ingouvernables dans le système asiatique devient dans le roman supercherie bon enfant, comme si la fiction avait pour mission de donner une représentation adoucie et dès lors insouciantes des brutalités humaines que le politique a le devoir de prendre sérieusement en compte.

Les articles du *Journal du Nord* reviennent cependant, en janvier 1807, sur le changement, dans la politique contemporaine, du sens des mots, pour en faire à nouveau un travers et une innovation issus de la France : « Un moyen ordinaire du gouvernement français est de changer l'acceptation de tous les mots » (p. 365), cela dit à propos

de celui de *dynastie*. Voilà qui nous suggère, pour finir sur ce point, que cette inversion du sens des mots a eu originellement pour cible la politique internationale de la France, mais s'adapte dès lors très bien à l'entreprise générale des Gomelez, puisqu'on lit par ailleurs dans le *Journal du Nord* :

Le gouvernement français affecte de s'en servir précisément [du mot *dynastie*], parce qu'on ne le comprend point, ce qui est très commode, lorsqu'on a intérêt à confondre toutes les idées (p. 367).

« L'abus de ces mots, dont [Zoto] usait avec tant de confiance, brouillait toutes mes idées » : Alphonse, à son arrivée dans la Sierra Morena, reflète ni plus ni moins l'Europe face aux tactiques françaises de la période napoléonienne.

Alphonse entendant le bandit Zoto est rendu d'autant plus perplexe que le sentiment de l'honneur est la valeur suprême que lui a léguée son père. La secte des Gomelez s'emploie, dès le début, à vérifier chez lui la persistance de ce sentiment, et à lui en faire mesurer la relativité dans ses applications. Cette expérience initiale se prépare dans une constatation que formule en février 1790 la première lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète* :

tels projets qui paraissent très simples dans un article de l'encyclopédie ou dans la préface d'un économiste deviennent ensuite très compliqués dans l'exécution (p. 271),

ce qui permet d'apercevoir la prise de conscience reliant, dans le roman, tous les personnages héritant des valeurs paternelles. Ces valeurs se trouvent d'ailleurs relativisées, mais non abrogées au contact de l'expérience. Dans son *Essay d'aphorismes sur la liberté*, publié durant l'été 1790, Potocki émet cette remarque nuancée que « si l'on sanctionne les préjugés, la raison ne viendra jamais » (p. 308) et ajoute : « les lumières peuvent-elles jamais être assez répandues [...], à cela je réponds que je n'en sais rien » (p. 309), formule qui n'est pas sans importance pour expliquer que le roman n'impose aucune conclusion, d'où il tire sa richesse.

Au contact des campagnes napoléoniennes, Potocki, dans sa seconde période publique, dégagera un autre sens, encore plus directement politique, à attacher à ce héros de roman relativisant

les principes de son bretteur de père. Il déclare en effet, dans son troisième article de janvier 1807 :

Ce n'est point dans une école d'artillerie que l'on apprend à gouverner des empires, et les mains qui ont manié le refouloir peuvent difficilement tenir le sceptre avec quelque dignité (p. 372).

De cette note de bas de page surgit indirectement le personnage d'Alphonse, qui devrait renoncer à fonder toute sa conception de la vie sur le maniement de l'épée s'il voulait reprendre le flambeau des Gomelez. Encore cette réflexion sur la séparation du militaire et du politique demeura-t-elle pour finir sous-jacente parce qu'avortée, le héros accomplissant une carrière militaire qu'il brosse à grands traits comme secondaire dans la « Conclusion de tout l'ouvrage » qui couronne v. 1810, mais ne devenant nullement pour autant le grand scheik des Gomelez : il se contente de retrouver et de transmettre le manuscrit de son histoire.

Ce n'est pas sans surprise que l'on voit se préparer, dans les chroniques politiques sur les révolutions, ce que l'on peut appeler, au début du roman, le cycle de la venta Quemada. Avant que sa parente ne soit guillotinée en victime innocente, Potocki, dans la quatrième lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète* en mars 1790, stigmatise encore en bon philosophe la contre-révolution en France. Or comment la qualifie-t-il ? Il s'agit d'« un fantôme de nouvelle création » qui produit des pendus, une « sorte de revenant qui apparaît, de temps en temps » : « gardons-nous de semblables fureurs » (p. 281), en conclut-il pour l'instant ; il n'a pas encore vu à Paris les « enragés » de la Révolution, mais garde en réserve ses pendus et ses fantômes. Un peu plus tard cependant, en février 1792, dans la *Deuxième lettre sur l'histoire de notre temps*, le sommeil et le réveil d'Alphonse s'esquissent au moment d'évoquer l'effet de la Révolution française qui a éteint beaucoup d'espairs en Europe, « comme les songes du dormeur inquiet s'évanouissent lorsqu'il ouvre les yeux à la lumière » (p. 319).

Au début de *Manuscrit trouvé à Saragosse* cependant, ce n'est pas entre révolution et contre-révolution que les pendus, fantômes et songes demanderont à Alphonse de choisir. L'origine politique de ces figures se sera complètement effacée, et c'est d'un apprentissage

moral qu'il s'agit à présent et que définit, en mars 1792, la *Quatrième lettre sur l'histoire de notre temps* :

un bon citoyen ne saurait être assez en garde contre l'amour-propre, dont les illusions ne manquent guère d'attaquer celui qui est seul de son avis, comme les illusions de Satan ne manquaient point d'assaillir les ermites dans le désert.

L'amour-propre fait s'illusionner ceux qui « croyaient voir des lumies, des empouses, des égyptans et autres êtres imaginaires » (p. 326) qui seront à nouveau évoqués en 1794 dans *Les Bohémiens d'Andalousie*¹. Le cycle de la venta Quemada met donc entre autres en scène la prise de conscience du phénomène de l'amour-propre, qui se trouve en jeu dans le point d'honneur enseigné à Alphonse par son père. Quel est au juste le bénéfice de cette prise de conscience, qui occupe tout le début du roman ? Le dit d'un trait le *Mémoire sur les finances de la Russie*, sans doute écrit en 1809 : « un inconvénient reconnu est un inconvénient obvié » (p. 406), où l'on peut reconnaître l'activité de la monade selon Leibniz, prenant conscience qu'elle perçoit.

On retrouve ici la nécessité d'approcher la théorie politique en moraliste, constamment sous-jacente sous la plume de Potocki. Le montre son article d'avril 1807 commentant le rapport que vient de rendre Talleyrand, écrit tout politique en apparence, mais dont il faudrait extraire, pour interpréter le roman, deux formules d'une grande importance : d'une part la maxime selon laquelle « on suppose toujours dans les autres les sentiments qui nous animent » (p. 393), d'autre part la conclusion laconique et profonde sur la portée inconsciente du rapport de Talleyrand : « le grand homme s'est écrit à lui-même » (p. 396). Après avoir été personnellement mis à l'épreuve s'agissant de l'amour-propre hérité de son père, Alphonse est invité à réfléchir silencieusement sur ses effets chez les autres, à travers ces récits qui lui sont faits, justement développés à la première personne, et où donc chaque locuteur racontera les étapes de sa vie extérieure en y imprimant les sentiments qui l'animent, si bien qu'en s'adressant à l'auditoire réuni autour du chef des Bohémiens, il se sera en fait parlé à lui-même.

1. *Œuvres III*, p. 73 : acte II, sc. 5.

Le père du pèlerin maudit (ou réprouvé), Diègue Hervas, se voit châtié d'avoir placé trop d'amour-propre dans l'élaboration de sa science. Pour mettre en scène ses déconvenues, à la toute fin de v. 1804, une dizaine de journées plus haut dans v. 1810, Potocki s'inspire en partie de ses déboires politiques. Le savant se voit, on s'en souvient, emprisonné pour avoir publié un ouvrage de science, *Les Secrets de l'analyse dévoilés*, où l'on s'imagine mis en cause un ministre¹. En 1788, le futur romancier a écrit un *Essai de logique* (p. 255-258) dont, en dépit du titre, le contenu bel et bien politique était si malvenu que le roi doit en interdire la diffusion.

Il est de fait un dernier type d'épisode qui trouve dans les chroniques politiques une série d'interprétations, ce sont les systèmes, au contenu variable d'une version à l'autre (puisqu'en notament les trois versions contiennent celui, constamment réaménagé, de Velasquez), qui interrompent le fil du récit pour d'autant mieux le nourrir et le faire rebondir. Plus exactement, le Juif errant, le père du géomètre et celui du pèlerin maudit proposent en quelque sorte le système des systèmes, compilant les systèmes précédents en y ajoutant, comme Potocki dans ses écrits historiques, une synthèse personnelle. Le père du géomètre a commencé par un brillant essai théorique sur les fortifications : la partie qui nous reste de v. 1794 commence aussitôt après l'évocation directe de son contenu (19^e j.), qui est décrit dans les v. 1804 et 1810. À vingt-sept ans, Potocki a remis au roi, le 18 avril 1788, un essai intitulé *Ne quid detrimenti respublica capiat*, qui a pour sujet le système de défense de la Pologne, préconisant le développement des « abbatis » et des « palankas » pour pallier le manque de places fortes (p. 250-251). Dans l'*Essai de logique* qui sera interdit par le roi, le jeune penseur, prêt à mettre en valeur ses talents, évoque son « système de défense » et entend se « mettre en état de répondre aux objections qu'on pourrait [lui] faire » (p. 258). Le propos de don Henrique dans le roman est plus élevé et général :

il mettait Vauban fort au-dessus de Coehoorn, mais il prédisait qu'il changerait une seconde fois de système, et l'événement a justifié sa prédiction (v. 1804, 19^e j., p. 341 ; v. 1810, 45^e j., p. 658).

1. V. 1804, 43^e j., p. 688-691 ; v. 1810, 32^e j., p. 489-493.

Le transfert de cet épisode, une trentaine de journées plus loin de v. 1804 à v. 1810, amène à reconnaître en Vauban une image anticipée du romancier lui-même, ayant de fait plusieurs fois changé de système narratif. Tout au plus l'auteur des lettres au *Journal hebdomadaire de la Diète* évoquait-il, en mai 1790, « la honte, qu'il y aurait à changer de système » (p. 299). Cette honte pour lui a toujours été vite bue.

Vauban changeant de système et Potocki modifiant et le contenu et la place des siens (de ceux de ses personnages), d'une version à l'autre du roman, donnent à voir l'incertitude que nourrit le penseur vis-à-vis de la valeur même des systèmes, et ce dès avant l'échec de son *Système asiatique* en 1807. Dans son système de défense de la Pologne présenté au roi en 1788, Potocki affirme fixer ici « des idées dont je m'occupe depuis longtemps » (p. 249). Voilà qui explique, à un premier degré, pourquoi les personnages de son roman éprouvent, à un moment ou à un autre, le besoin de fixer dans un système, pour eux-mêmes, des idées qu'ils nourrissent depuis longtemps et qui demandent à s'assembler dans un exposé cohérent et si possible complet. À un degré plus profond, un système apparaît dans *Manuscrit trouvé à Saragosse* parce que les idées en sont par avance agitées dans le roman, mais sans ordre, au fil des récits et des conversations. L'histoire du Juif errant met en œuvre des considérations réclamant le système de Chérémon, lequel à son tour réclame celui de Velasquez, annoncé d'ailleurs bien à l'avance ; l'encyclopédie de Diègue Hervas rassemble pour finir les diverses questions soulevées par la grande masse des récits qui précèdent. Il arrive donc un moment dans le roman où il faut fixer les idées qui ont été diversement agitées, et un personnage, plus théoricien que les autres, se charge d'en proposer le système, présenté comme la synthèse de l'évolution de sa pensée.

Mais en retour, ces systèmes, conformes à ceux que Potocki s'est attaché toute sa vie à bâtir et à faire valoir, seront de peu d'effet : celui de don Henrique aboutit à une usurpation, ceux de Diègue Hervas, on le sait, à un emprisonnement puis à un refus de publication conduisant au suicide du savant. Fruit des désillusions que Potocki aurait accumulées au fil de sa vie ? Cette interprétation autobiographique directe serait un peu rapide, car dès *l'État de la question* adressé à Ignacy Potocki en mai 1792, le penseur poli-

tique demandait : « mais doit-on s'enterrer sous les ruines d'un Système ? », et il répondait simplement : « Non » (p. 335). Ce sont les derniers mots de cette période politique. Dès v. 1794 (24^e j.), le géomètre, qui vient d'apprendre qu'il sera duc de Velasquez, déclare :

mon Système n'a pas plutôt été achevé qu'un événement inattendu a produit un tel changement dans ma destinée qu'assurément avec tout ce que je vais avoir à faire maintenant il sera difficile non pas de faire un Système mais peut-être hélas ne pourrai-je jamais donner dix à douze heures de suite à un calcul.

À cette époque encore, Potocki doit songer précisément aux sollicitations politiques qui l'ont détourné, et le détourneront à nouveau plusieurs fois, de ses travaux historiques et de son roman. Mais plus profondément, la possible vanité des systèmes est déjà inscrite dans les textes de jeunesse.

Elle sera fugitivement réaffirmée dans ceux de la maturité. Certains, dans cette seconde période politique, amènent à se demander si la contrebande n'incarne pas, dans le roman, la tentation corollaire toujours présente de se passer purement et simplement de système. Concrètement, les Bohémiens source de l'initiation d'Alphonse se livrent à la contrebande, parce que le penseur politique a réfléchi dans ses écrits sur ce phénomène et son explication, notamment dans ses *Trois mémoires sur le commerce de la mer Caspienne et des pays environnants* : « Le véritable écueil des commerçants ce sont les douanes ; un commerce naissant va s'y briser » (p. 356), par quoi les pratiques des Bohémiens dans la Sierra Morena sonnent comme un avertissement discret en politique économique. Plus profondément, dans ses réflexions de 1805-1806, Potocki ajoute à deux solutions possibles qu'il propose une troisième,

qui ne demande aucune réflexion, c'est de n'avoir point de système, de se laisser aller au gré des passions et du hasard, de suivre le lendemain une route opposée au chemin qu'on faisait la veille (p. 339).

C'est exactement ce que fait la troupe des Bohémiens dans la Sierra Morena, pour tromper la vigilance des douaniers, et bien perspicace serait le lecteur du roman qui pourrait tracer le chemin suivi par les personnages. Potocki voyageur, qui a fait une expérience raisonnée

du nomadisme¹, place donc cet itinéraire sans ordre ni forme en contrepoint des divers systèmes que dans son œuvre s'approprient à développer ses créatures les plus théoriciennes. En politique, un tel nomade « conduit les empires à leur perte » (p. 339). Mais intellectuellement, l'expérience est parfois si tentante !

Paradoxalement, les systèmes, qui apparaissent tous comme le fruit de la maturité, ou du moins chez les savants comme la première manifestation de leur nature, de leur originalité définitives, n'en sont pas moins considérés par Potocki comme un trait d'infantilisme, comme une survivance un peu ridicule de l'enfance dans l'âge adulte. Le dernier article, paru en février 1807 dans le *Journal du Nord*, sur les événements politiques de 1806, désigne ironiquement les débats du sénat français en des termes qui doivent retenir ici l'attention : ce sont d'« éternels panégyriques » et des « amplifications de collègue » (p. 376) ; l'*amplification*, qui est d'abord une figure de rhétorique, désigne par extension ici un exercice scolaire, universellement en usage dans l'enseignement européen jusqu'à la fin du XIX^e siècle, consistant à développer un épisode historique sous forme narrative ou une maxime par voie spéculative. Oui, le savant à systèmes est un faux adulte qui n'a en fait jamais quitté la classe et continue à remettre, sans qu'on les lui demande, des *devoirs*. Les systèmes de Chérémon transmis par la bouche du Juif errant, du père de Velasquez transmis par son fils qui y ajoute le sien, de Diègue Hervas encore rapporté par le pèlerin maudit, requièrent, par rapport aux autobiographies courtes qui composent le reste du roman à tiroirs, un exceptionnel déploiement rhétorique, avec exordes, exposés, controverses, objections et réfutations, dialogues fictifs avec son contradicteur supposé, sublimes conclusions parfois. Amplifications de collègue que tout cela ? En partie du moins — la part du sourire. C'est du reste le moment de remarquer qu'à titre exceptionnel, la politique conduit ici explicitement le polémiste aux questions de style. Et de fait, les commentaires stylistiques désobligeants qui accompagnent, dans la seconde période publique, ses observations sur les déclarations de Napoléon et de Talleyrand ou les discussions du sénat français, montrent en Potocki un *critique lit-*

1. Voir, dans notre *Potocki et l'imaginaire de la création*, le chapitre intitulé « Romancier voyageur », et plus particulièrement la section « Le récit nomade », *op. cit.*, p. 198-209.

téraire que peut-être aucun autre écrit de lui ne trouve l'occasion de révéler ; ils invitent aussi le lecteur de *Manuscrit trouvé à Saragosse* à considérer les *récits* oraux développés devant Alphonse comme des échantillons stylistiques destinés à révéler (souvent avec humour ou même ironie) les particularités, voire les travers du locuteur. Ici l'analyse stylistique, requise du seul lecteur, ressortit à l'analyse psychologique.

La comparaison des écrits politiques et de certains épisodes du roman a permis d'ébaucher un historique des idées de l'auteur, à qui il arrive de prêter à ses personnages directement ses pensées ou ses aventures, mais alors en changeant complètement la perspective : quelle différence entre les idées du théoricien sur la signification mouvante des mots en politique et les réflexions que se fait Alphonse devant le récit de Zoto ! quelle différence entre l'essai politique interdit par le roi de Pologne en 1788 et l'ouvrage de Diègue Hervas détruit par la censure ! On note chemin faisant un infléchissement de la pensée politique vers une portée purement morale, comme en témoignent ces images fantastiques de la révolution et de la contre-révolution, qui deviennent dans le roman les symboles d'un amour-propre à dépasser, ou du moins à apercevoir comme tel — et donc à *obvier*. Ce que devient l'ancienne pensée politique dans le roman a ainsi lieu parfois de surprendre. Plus surprenante apparaîtra dès lors la possibilité que les chroniques politiques préparent jusqu'aux structures du roman, et notamment de ce qui semblerait le plus éloigné d'une pensée politique — le roman à tiroirs.

De nombreuses raisons (qu'il serait intéressant précisément de dénombrer) peuvent expliquer que *Manuscrit trouvé à Saragosse* soit régi par deux narrateurs principaux, Alphonse van Worden et le chef des Bohémiens, le narrateur premier cédant bientôt presque complètement la place, et le narrateur relais se substituant à lui. La quatrième lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète* met au jour, en mars 1790, l'une de ces raisons, peut-être la première : la nécessité (ici politique, plus tard romanesque) de prendre en compte, pour proposer une vision complète du monde, les différents âges de la vie. Il est question du bonheur et d'une réflexion toute contemporaine de Talleyrand :

L'Évêque d'Autun dit : *Voyez comme les jeunes cœurs palpitent de joie et d'espérance*. Mais on pourrait lui répondre que les hommes de quarante ans ont aussi la prétention d'être heureux (p. 281).

Il fallait donc placer, à côté de l'attrait de la prime jeunesse, l'expérience de la pleine maturité. C'est pour la même raison que par exception, Proust rompra la chronologie dans le premier volume de la *Recherche du temps perdu*, revenant dans « Un amour de Swann » peu avant la naissance du héros : c'est afin que l'analyse de cette passion d'adulte complète le plus tôt possible le regard que l'enfant porte sur le monde.

Alphonse suivra donc l'itinéraire d'une initiation dans la région désertique de la Sierra Morena. Le système asiatique de Potocki définit le statut de telles régions ; il stipule « que nos provinces frontières prennent la forme la plus convenable à seconder les vues de la Politique » ; ici la chaîne montagneuse décidant de tout se trouve être

le Caucase. Cette chaîne est pour nous ce que les Alpes sont pour la France. Il est important d'en occuper tous les passages (p. 349-350).

Seulement, les visées de la Russie sont remplacées dans le roman par les entreprises des Gomelez (que le romancier avait d'ailleurs conçues avant ce contexte politique : une telle observation remonte bien plutôt à ses voyages). Ce séjour erratique dans la montagne retarde le héros de devenir, on le sait, à Madrid capitaine aux gardes wallonnes ; c'est une lettre prétendument venue de Madrid qui lui enjoint d'y retarder son arrivée. On retrouve ici un contexte sans doute bien des fois rencontré dans la vie de Potocki voyageur — et de ses contemporains. Car dans la biographie de Stanislas-Félix Potocki qu'il écrit en 1811, il rapporte une circonstance presque analogue :

Dans les années 1789 et 1790 le comte Félix fit le voyage de l'Italie et de la Sicile ; passant par Vienne il y trouva un courrier chargé de sa nomination au Palatinat de Russie (p. 411).

Il y aura dans un instant à revenir sur ce document biographique, assez essentiel dans l'accompagnement du roman.

Ce séjour dans la Sierra Morena sera donc celui d'un apprentissage, dont le principe se trouve assez bien défini au cours de la première période politique de Varsovie, contemporaine de la première mouture du roman. Dans une lettre au *Journal hebdomadaire de la Diète* de décembre 1791, Potocki rappelait que

les Grecs exprimaient par le verbe *epochein* ce repos attentif après lequel on recommence à agir sur de nouveaux errements (p. 314)

— ce qui sera brièvement condensé dans la « Conclusion de tout l'ouvrage » terminant v. 1810 ; les soixante journées qui précèdent offrent ainsi l'exact équivalent d'une *epochè* philosophique — d'une suspension du jugement. Et dans la première lettre, du 21 février 1790, le journaliste politique s'en prenait à « certains philosophes » qui discourent politique dans l'abstrait, pour recommander : « qu'ils se mettent en route, comme faisaient jadis les Pythagore et les Thalès » (p. 271), et comme il n'a cessé lui-même de le faire. L'indéfinissable errance d'Alphonse dans les montagnes, sous prétexte de contrebande, se conforme au cheminement même de la pensée théorique, en l'occurrence ici politique de Potocki, dont les éditeurs soulignent l'« itinéraire sinueux », car « si le but est clair, le chemin pour y parvenir est incertain » (p. 244). Le montrerait la quatrième lettre au *Journal*, où est loué le discours du roi « laissant à chacun la liberté de la conclusion », se contentant d'« une scrupuleuse énumération du pour et du contre » ; et Potocki de préconiser aussi « un roi dans une monarchie mixte », qui « se contente du rôle de modérateur des conseils » (p. 281). Ainsi Alphonse sera-t-il introduit dans une monarchie mixte de récits, où le chef des Bohémiens joue le rôle de modérateur des opinions.

Mais le statut même d'Alphonse, dans ce roman d'initiation, les écrits de la seconde période politique aident à l'appréhender. Il incarne, dans de tout autres circonstances, *l'observateur politique* dont Potocki souligne en janvier 1807 la nécessité pour la Russie, « l'observateur » qui doit s'attacher à « suivre la liaison des causes avec leurs effets, et des caractères avec la marche des événements » (p. 369). La politique, oubliée-t-on trop souvent aux yeux du penseur, est observation préalable ; dès lors « les amateurs de la politique » se soucient de « ce qu'il importe d'observer » (p. 376), et c'est ce à quoi s'attache essentiellement Alphonse, durant les deux mois qu'il

passé dans la Sierra Morena. Ou pour le dire en négatif, comme les mêmes articles du *Journal du Nord* y invitent, le héros accueilli dans la troupe y occupe « la situation fâcheuse du protégé » qui caractérise les « enfants perdus de la politique » (p. 373). Et ce qui lui donne cette parfaite position d'observateur politique dont il n'a pas à faire usage, c'est, comme Avadoro, le manque d'ambition : « sa conscience ne lui reprochait aucune vue d'ambition particulière » (p. 416), écrit Potocki de Stanislas-Félix, ce qui est, dans le roman d'apprentissage particulier qu'est *Manuscrit trouvé à Saragosse*, la condition expresse de l'instance narrative.

C'est-à-dire que l'instance narrative n'est pas ici un principe d'action, mais une instance interprétative. En avril 1807, le rédacteur du *Journal du Nord* décrypte, en critique littéraire tendancieux mais fin, le message de Napoléon au sénat ; c'est pour supputer :

lorsque l'auteur du message écrit du galimatias, il a toujours quelque intention cachée qu'il est bon de démêler (p. 386).

Et tel est le statut primordial d'Alphonse : un démêleur de messages embrouillés. On a vu qu'à un certain point, la secte des Gomez s'inspirait des menées de Napoléon en Europe ; de même, le héros du roman doit quelque chose au décryptage de cette politique. C'est ici qu'il faut examiner de près ce que Potocki écrit en 1811 de Stanislas-Félix. Il est dit que ses

qualités avaient chez lui une valeur naïve, qui contrastait singulièrement avec les prétentions qu'on voit dominer dans les relations sociales du grand monde. Le comte Félix jouissait de l'esprit des autres sans jamais éprouver le désir de montrer le sien.

En bref,

son caractère était modéré, son esprit méditatif [...]; les livres n'étaient pour lui que des occasions de réfléchir ; la méditation lui avait donné l'habitude du silence, qui était aussi sa manière de contredire (p. 412).

Si Potocki évoque ici son parent comme un double de lui-même, ce texte, à la date où il est écrit, soit au moment où le roman en est à sa troisième version, peut être considéré comme suppléant aux documents, s'ils existent même, qui nous manquent aujourd'hui, où le

romancier s'expliquerait un peu sur son œuvre et sur son personnage ; il équivaut à une lettre confidentielle sur Alphonse, et nous montre sans grand risque d'extrapoler en quels termes précis il en parlerait, en quels termes il se le définissait intérieurement.

Placé sous le signe de cette indétermination ouverte, le roman se décompose en journées, comme dans sa lettre de décembre 1791 au *Journal*, le penseur rêvait de détailler, dans l'histoire politique, « un éphéméride » (p. 314) ; et un manuscrit autographe retrouvé à Kiev et présenté ici même, intitulé par Potocki « Extrait historique de *L'Iliade* », découpe une traduction partielle de l'épopée d'Homère en journées — comme si la *journée* constituait chez lui tout un mode de pensée. Le même texte de 1791 explique indirectement pourquoi ces journées se décomposent à leur tour en récits prenant le support d'une conversation : afin, souhaite encore Potocki à cette date, de

faire marcher efficacement le passé au secours de l'expérience, et [de] lui donner tout l'avantage du raisonnement en évitant ce que celui-ci a de trop abstrait (p. 313).

Le *passé* et le *présent* n'auront pas la même signification, dans les écrits politiques ou historiques et dans le roman : il ne s'agit plus nécessairement, dans *Manuscrit*, de proposer une règle de gouvernement en retrouvant les voies commerciales de l'Antiquité, mais de faire servir le passé des récitants à l'expérience du héros. Mais le récit oral est une nouvelle façon, parallèle à celle du voyage ethnographique, de *se mettre en route*, de *faire marcher* le raisonnement et l'acquisition des connaissances : réalise l'un et l'autre ensemble le récit en marche du Juif errant.

Le lecteur des écrits politiques de Potocki s'attend tout au plus à apercevoir ici ou là la genèse d'une idée qui sera chère au futur romancier ; il ne s'attend certainement pas à trouver dans ces chroniques un creuset de la forme même du roman à tiroirs ; elles lui en fournissent cependant toute une palette d'explications.

C'est dans les chroniques politiques plus que dans toute autre forme d'écrit que Potocki s'est entraîné aux récits emboîtés, parce que ses textes journalistiques sont brefs et doivent être interrompus puis éventuellement repris. L'auteur des lettres au *Journal hebdomadaire de la Diète* a appris ici à annoncer qu'il développera quelque

autre jour sa pensée sur tel ou tel point, comme il le fait dans la troisième lettre :

Les bornes de cet écrit périodique m'empêchent d'en dire davantage et j'en suis fâché, car j'avais bien des choses à dire sur notre traité éventuel de commerce (p. 279).

Les textes de la seconde période ne sont pas plus avares de ces suspensions et annonces de reprises, dont le chef bohémien notamment sera si prodigue dans le roman. Les réflexions politiques de 1805-1806 précisent que

chacun de ces deux systèmes demande beaucoup de réflexions particulières afin que tout le monde y tende au même but (p. 339) ;

elles seront détaillées plus loin. S'agit-il de favoriser la navigation,

les bornes de ce mémoire m'empêchent d'en expliquer les motifs et les moyens, et je passe à la Russie asiatique (p. 344).

À côté des sujets traités dans ce mémoire, il y en a donc

beaucoup d'autres que l'abondance des matières m'a empêché d'y traiter (p. 348).

Je reviendrai sur ce sujet dans un mémoire particulier (p. 351),

est-il annoncé dans le *Système asiatique*.

Il faudrait un traité tout entier pour détailler les avantages que le commerce européen a sur le commerce asiatique lorsqu'il s'agit d'enrichir un pays (p. 355),

est-il consigné dans les *Mémoires sur le commerce de la mer Caspienne et des pays environnants*.

Les sujets à traiter et les raisons de s'interrompre changeront assez radicalement, dans le récit constamment interrompu du chef des Bohémiens, mais le rythme est donné. C'est celui même du *feuilleton*, qui amène corollairement les personnages à résumer l'objet de leur récit parvenu jusqu'à la précédente interruption. Les articles forment assez souvent une série, telles, au tout début du *Journal du Nord*, les *Réflexions sur les événements de l'année 1806*, dont le deuxième feuilleton doit bien commencer ainsi : « Nous avons vu

les différentes apothéoses proposées par le tribunalat » (p. 367), avant de passer à un sujet nouveau. Feuilleton journalistique, ouvrage historique par compilations, roman à tiroirs, l'interruption et la reprise dessinent les modalités mêmes de l'acte de penser et d'exposer chez Potocki, chez qui toute fiction se découpera en décamérons, et toute réflexion en éphéméride.

Le roman sera un roman à tiroirs parce que la réflexion ne commence, selon le penseur, qu'avec la combinaison, « cette combinaison de pensées que l'on nomme réflexion » (p. 291), écrit-il en avril 1790 dans la huitième lettre. Aussi le contenu philosophique d'un roman s'enrichira-t-il surtout si les récits viennent à s'entremêler. Le message sera beaucoup plus riche que dans le cas d'une prédication unilatérale. Le donne à comprendre, par une comparaison intéressant le roman, la conclusion, en mai, de la neuvième lettre sur la prédication politique :

Le mal est moindre lorsque c'est une promenade publique qui est le lieu de la prédication, car là, outre l'allée du milieu, qui est le lieu de la prédication, il y a des allées latérales où l'on peut se sauver ; mais il y a d'autres lieux où la voix est libre, et où les oreilles sont asservies et forcées d'écouter jusqu'au bout (p. 297).

L'allée principale de la prédication, ce serait le récit continu. Les récits emboîtés permettent l'école buissonnière opposée à l'endoctrinement, rendent possible de s'absenter du message principal. Il faut empêcher, en interrompant constamment les récits en cours, que la *voix* (le jeu de mots est parlant) soit trop libre, pour laisser la *voie* libre à une méditation indépendante et englobante. Ici apparaît la valeur que revêtira le nomadisme dans le roman : placer Alphonse et ses compagnons aux antipodes d'un auditoire de conférence.

Le roman à tiroirs rejoint encore la méthode du penseur politique et de l'historien en ce qu'il catapulte l'ordre des époques : le passé de certains récits se mêle au présent qui est le lieu du récit, et à l'intérieur de ce passé différentes couches de temps se superposent (Potocki voudra même en réduire l'amplitude dans v. 1810). Les *Essais d'aphorismes sur la liberté* proposent d'étudier « l'esprit humain [...] en joignant à cette étude celle de l'histoire qui est l'expérience des siècles » (p. 305). Le roman à tiroirs incarnera le mieux le récit *moderne*, un récit à l'ère des révolutions, où, précise

la lettre de décembre 1791 au *Journal hebdomadaire de la Diète*, « les semaines sont des siècles » (p. 314) — et où à rebours les siècles entrèrent bientôt dans des décamérons. Il dessine à l'inverse autant d'ébauches de ce *roman historique* qui se développera tant durant le XIX^e siècle. Intéressante est à nouveau ici la biographie que propose Potocki de Stanislas-Félix (p. 409 *sq.*), car elle met en œuvre un exercice constamment repris dans les récits parallèles du roman, et une conception de la biographie comme rencontre d'un destin personnel et d'un contexte général (historique, politique, économique) en évolution ; et il s'agit précisément de mettre en scène la croisée à un certain point d'une évolution personnelle et de la marche de l'histoire.

Le roman à tiroirs sera la forme la plus apte à appréhender la complexité moderne, c'est-à-dire, signale la lettre de 1791 au *Journal hebdomadaire de la Diète*, « l'histoire de notre temps », qui se présente au contemporain, les formules sont lourdes d'avenir romanesque, comme « un problème d'approximation et non de solution », comme encore « une question qu'il faut aborder de plus d'un côté, et entamer par plus d'une face ». En substituant un entremêlement de récits et de voix à une narration continue et univoque, le roman à tiroirs bénéficiera de la supériorité de la « marche analogique » sur « la marche analytique » (p. 313) : c'est-à-dire que les récits seront riches plus encore de leurs ressemblances que de leur simple succession. La seconde période politique esquisse des explications tout aussi décisives. En politique il s'agit, précisent les réflexions de 1805-1806, de « bien poser les questions » (p. 340).

Et l'on comprend que les interruptions et reprises, dans l'éphémère d'un journal politique, dans les décamérons d'un roman à tiroirs, opposent au sens trop évident des fausses solutions une heureuse possibilité, celle du compartimentage et de la signification toujours partielle. Bien poser les questions, c'est résister aux réponses et aux affirmations. C'est se donner le temps, celui de la presse journalistique, celui des récits successivement faits devant Alphonse, d'observer la question sous divers aspects sinon tous ; car le temps est conçu par Potocki comme un *processus de dévoilement*. Le troisième article du *Journal du Nord*, au début de 1807, ne fait que mentionner les fautes commises par le gouvernement français, pour ajouter cependant :

Le temps qui découvre tout, en fera voir les conséquences, qui auront une grande influence dans la politique générale de l'Europe (p. 473).

De même le *temps romanesque*, dans *Manuscrit*, exerce une fonction de dévoilement, c'est ce qui fait apparaître les conséquences et éclaircit par là des données premières embrouillées. On aperçoit sous ce biais que le travail d'Alphonse, travail critique sur l'écheveau des récits emboîtés, confond le statut du héros avec le rôle même du temps.

Et ici, une réflexion sur la méthode de pensée de Stanislas-Félix nous porterait à une compréhension subtile, car ambiguë, des récits emboîtés :

il poursuivait une idée jusqu'à ce qu'il l'eût considérée sous toutes ses faces, et n'en avait jamais adopté une sur parole (p. 412).

Ce qui est subtil, c'est que la *parole*, dans les *récits*, est à la fois un motif de mise en doute de ce qui est transmis, et une multiplication de messages rendant d'autant plus sûr le message complet. L'apprentissage dispensé à Alphonse se fait par des propos rapportés, et après tout rien que cela, mais si divers que leur somme constitue une philosophie. Dans le *Mémoire sur l'organisation du Journal du Nord*, présenté au ministère par Potocki au moment de le quitter en novembre 1807, la méthode d'élucidation politique proposée est « que l'on discute une question à fond, et qu'on la présente sous une face donnée » (p. 400). Le roman à tiroirs réalise une telle méthode d'investigation systématique, en l'occurrence du réel et des façons de se le représenter : c'est-à-dire que grâce à l'enchevêtrement des récits, l'examen sera toujours orienté (présenté « sous une face donnée »), mais pour finir complet (la « question » ayant été discutée « à fond »).

Nous opposions pour commencer, au moderne roman de la démocratie, une possible naissance aristocratique du roman. Cet enjeu, politique on le voit, attaché au développement du genre, nous invite à observer de près ce passage de la lettre de 1791 au *Journal hebdomadaire de la Diète* :

je crois qu'en fait d'anecdote, il devrait régner une sorte d'aristocratie, et que les auteurs devraient s'en tenir à celles qui se débitent

dans les salons, plutôt qu'à celles que l'on entend en traversant les antichambres (p. 315).

Les auteurs, mais non ceux de romans. Car dans ce type d'œuvres polyphoniques, dirait-on après Bakhtine, précisément les histoires débitées dans les salons voisineront avec celles entendues dans les antichambres. Démocratisation de l'idée de roman, dont celle de l'idée d'honneur serait l'image ? Plaque tournante plutôt, le roman à tiroirs que constitue *Manuscrit trouvé à Saragosse* juxtapose, non seulement les divers âges de la vie, mais les divers étagements de la hiérarchie sociale — il s'agit, note le théoricien de la politique coloniale, d'« occuper les esprits actifs dans toutes les classes » (p. 338) —, par quoi pour finir la politique du roman menée par Potocki redessine un roman bel et bien politique.

Les nombreux points de convergence qui viennent d'être dénombrés ne doivent cependant pas laisser ignorer le moment où l'optique de l'écrit politique et celle de la création romanesque se séparent, voire entrent en conflit. On peut apercevoir ces possibles points de rupture, dans les chroniques des deux périodes politiques qui nous ont occupé. Quel contraste dès l'abord, entre ces courts textes écrits dans l'urgence et le roman travaillé à long terme ! Du reste, quand on suit les étapes du parcours accompli par Potocki, on constate que les retours à la littérature coïncident souvent avec un échec politique. Sans même évoquer les périodes charnières ultérieures, il apparaît significatif que l'œuvre théâtrale ait été écrite pendant l'effondrement de la Pologne : l'exercice de la littérature est conçu comme un désengagement politique. Rarement il est vrai, il pourrait arriver au penseur politique de jauger le romancier qui naît parallèlement en lui : on aperçoit cette possibilité dans la lettre du 16 mai 1790 au *Journal hebdomadaire de la Diète*, quand Potocki répond à son pasticheur, qui s'est livré à une parodie de son apologue tartare, « confondant l'apologue avec l'allégorie » (p. 299). Voilà qui suggérerait que le lecteur de romans est tout simplement en général un mauvais lecteur. Le poète est aussi déplacé que le manichéen en politique (p. 378), est-il rappelé en février 1807 dans les observations sur la *Gazette de Hambourg*. Alphonse ne peut naître que sous la plume d'un piètre politique, tel curieusement Lacépède vilipendé par Potocki : « Ce sénateur s'attache principalement à peindre les qualités du cœur et la belle âme de son héros » (p. 367). C'est ce que ferait celui

qui n'aurait rien à proposer en matière politique. Où l'on voit qu'un bon héros de roman ne pourrait, semble-t-il, naître que des imaginations d'un mauvais penseur politique.

Mais ne serait-ce pas pour finir à son avantage ? Potocki, toujours prêt, on l'a vu, à se désengager, semble estimer plus souvent que le penseur politique est un mauvais lecteur de vraie littérature, qui pourrait à long terme — et non plus dans l'urgence — constituer l'essentiel : pourquoi sinon conseiller à l'individu, lisant sa *Cinquième lettre sur l'histoire de notre temps* de mars 1792, de prendre exemple sur le roi lui-même et de se livrer « davantage aux plaisirs de la société, qu'aucune constitution ne peut lui assurer » (p. 332) ? Le désengagement d'Alphonse vis-à-vis des affaires de Madrid, durant les deux mois de son séjour dans la Sierra Morena, trouve ici son éclairage, ce séjour qu'ici même, Isabella Mattazzi définit comme ouvrant à un espace temps aliéné, l'accès à un degré plus complexe de la réalité, et dès lors la suspension des hiérarchies sociales et de l'autorité politique. On a pu ainsi souligner¹ le décalage marqué de Potocki vis-à-vis de la Pologne de son temps, qui confond les Lumières avec le sentiment national, alors que l'écrivain leur prête une valeur universelle. De même, son roman ne reflète pas, et ce à la faveur de l'exotisme cosmopolite, la structure contemporaine de la Pologne, composée d'une aristocratie, d'une masse de paysans, d'une part de noblesse ignorante et passive, la bourgeoisie n'occupant pas une place de premier plan, même si l'on s'interroge sur la citoyenneté des villes. Il importe donc de signaler les discordances qu'introduit la pensée politique de Potocki au sein du contexte national, car de telles discordances peuvent en partie expliquer que cette pensée politique ne rende à un certain point plus compte de l'entreprise romanesque.

On peut donc aisément déceler un conflit latent entre les écrits politiques et l'écriture romanesque qui occupent tour à tour, parfois peut-être simultanément, la plume de Potocki. De fait, ce ne sont pas des transcriptions des chroniques dans la fiction que notre confrontation a permis de relever : si *Manuscrit trouvé à Saragosse* fait du roman un genre cumulatif des autres écrits du même auteur, ce n'est pas sous la contrainte désordonnée du fourre-tout. L'influence

1. Nous reprenons ici des idées qui ont été avancées au cours de la discussion générale suivant les interventions.

s'exerce, on l'a vu, de biais, c'est-à-dire plus précisément en détachant l'image, la circonstance, l'idée nées dans un contexte politique, de ce contexte d'émergence. La réflexion politique, extérieure à la fiction romanesque, introduit dans le roman moins des messages que des questions opératoires dans la construction du roman, c'est-à-dire au service de sa complexité. On pouvait en conséquence s'attendre à ce que la politique ne pût nourrir que le contenu du roman : notre surprise est de constater que ces chroniques et essais d'actualité expliquent richement les raisons de sa forme.

À condition de ne pas rejeter dans les ténèbres extérieures, comme l'a décidé trop vite une partie de la critique contemporaine, ce qu'on nomme les *intentions de l'auteur*. On prête à leur recherche une limite posée à l'interprétation des œuvres, qui donnerait à la critique pour tâche d'expliquer *ce que l'auteur a voulu dire*. Les intentions de l'auteur ont pour nous cependant l'avantage d'être imprévisibles, et de déranger par là notre projet d'interprétation, sur lequel elles bénéficient d'une préséance en vertu du *principe de réalité*. Ce n'est du reste pas exactement que les écrits politiques de Potocki précisent ce qu'il a *voulu dire* dans son roman : comme il ne pensait sans doute pas à son roman en les écrivant, ils éclairent bien plutôt ses motivations profondes au moment de poser les cadres de son univers de fiction et — ce qui peut le plus nous intéresser, chez un écrivain encore classique, qui donc nous impose sur ses principes une *école du silence*¹ — les démarches de son esprit, au seuil de son unique et longue création romanesque.

1. Roland Barthes souligne : « Fréquenter les Classiques [c'est] prendre une perpétuelle leçon [...] de silence » (« Plaisir aux classiques », 1994, in *Œuvres complètes*, nouv. éd. par Éric Marty, Paris, 2002, t. I, p. 58).